

Du culte à la culture¹

Les Juifs allemands comme vecteur d'une modernité



Dominique
Bourel

À Loïc de Kérimel (1948-2020)
in memoriam

Quand le Baal Shem avait une tâche difficile devant lui, il allait à une certaine place dans les bois, allumait un feu et méditait en prière, et ce qu'il avait décidé d'accomplir était fait. Quand une génération plus tard, le « Maggid » de Meseritz se trouva en face de la même tâche, il alla à la même place dans les bois et dit : « Nous ne pouvons plus allumer le feu, mais nous pouvons encore dire les prières » – et ce qu'il désirait faire devint la réalité. De nouveau une génération plus tard, Rabbi Moshe Leib de Sassov eut à accomplir cette même tâche. Et lui aussi alla dans les bois et dit : « Nous ne pouvons plus allumer un feu et nous ne connaissons plus les méditations secrètes qui appartiennent à la prière, mais nous savons la place dans les bois où cela s'est passé, ce doit être suffisant » ; et ce fut suffisant. Mais quand une autre génération fut passée et que Rabbi Israël de Rishin, invité à accomplir la même tâche, s'assit sur son fauteuil doré dans son château, il dit : « Nous ne pouvons plus allumer le feu, nous ne pouvons plus dire les prières, nous ne savons plus la place, mais nous pouvons raconter l'histoire, comment cela s'est fait ». Et, ajoute le conteur, l'histoire qu'il raconta eut le même effet que les actions des trois autres².

Lisons un des rares poèmes de Hegel, contemporain de cette description.

Muette est devenue la confiance dans les lois éternelles des dieux,
aussi bien que la confiance dans les oracles qui devaient connaître le
particulier. Les statues sont maintenant des cadavres dont l'âme
animatrice s'est enfuie, les hymnes sont des mots que la foi a quittés.
Les tables des dieux sont sans la nourriture et le breuvage spirituels, et

1 On reconnaîtra le sous-titre d'une anthologie de textes de Jacob TAUBES dont j'ai pu suivre le séminaire jadis, à Berlin ! *Le Temps presse*, Paris, Seuil, 2009, trad. Maria Köller et Dominique Ségard, introduction de ALEIDA, Jan ASSMAN et Wolf-Daniel HARTWICH. Pour ne pas surcharger les notes, il faut renvoyer une fois pour toutes à Michael MEYER, maître d'œuvre d'une magnifique *Histoire germano-juive dans le monde moderne*, en quatre volumes, disponibles en allemand, en anglais et en hébreu, ainsi que son

magistral *Response to Modernity. A History of the Reform Movement in Judaism*, Oxford, Oxford U.P., 1988, rééd. en Livre de poche, 1990.

2 Gershom G. SCHOLEM, *Les Grands Courants de la mystique juive*, trad. Marie-Madeleine Davy, Paris, Payot, 1950, plusieurs rééditions, ici 1977, p. 368 (correction corrigée). Rabbi Israël ben Eliezer, (1698-1760, Pologne), appelé « Baal Shem Tov » (Maître du Saint Nom), est un rabbin fondateur du hassidisme, courant mystique du judaïsme (NdÉ).

les jeux et fêtes ne restituent plus à la conscience la bienheureuse unité d'elle-même avec l'essence. Aux œuvres des muses manque la force de l'esprit qui voyait jaillir de l'écrasement des dieux et des hommes la certitude de soi-même. Elles sont désormais ce qu'elles sont pour nous : de beaux fruits détachés de l'arbre ; un destin amical nous les a offertes, comme une jeune fille présente ces fruits³.

Sommes-nous du côté des rabbins miraculeux chers à Martin Buber ou de la jeune fille carpophore⁴ souvent citée par Xavier Tilliette ?

L'une des spécificités de la tradition juive allemande est sa proximité, souvent subtile, parfois assumée, avec le christianisme, notamment du début du XIX^e siècle jusqu'à la fin de la République de Weimar. Alors que les Juifs français entrent presque sans difficulté dans la société et la culture française⁵, le cas allemand offre la particularité d'avoir vu une prodigalité notamment culturelle et savante du monde juif, on devrait dire des mondes juifs, en symbiose plus ou moins réussie avec l'intelligence allemande et autrichienne. On ne sera pas surpris de la rupture historiographique en 1933. En effet, l'émancipation entée sur la figure de Moses Mendelssohn (1728/29-1786), la mise en science du judaïsme (à partir de 1818, la célèbre *Wissenschaft des Judentums*), le courant de libéralisation dont les prodromes se repèrent dès 1810, attaqué par une orthodoxie extrêmement éloquente à défaut d'être nombreuse, puis les débats sur les nationalismes – allemand après la victoire de 1870 ou juifs après la parution de *L'État des Juifs* (1896) de Theodore Herzl (1860-1904) – offrent une histoire non seulement pleine de richesses mais montrant aussi la grandeur, à laquelle on croyait avant 1933, d'une acculturation réussie. Une ou deux générations suffirent pour que la plus grande partie de la société juive accède à la culture, souvent au prix d'un éloignement de sa religion comprise comme pratique des *mitzvot*, les 613 commandements. Les *Kulturjuden* étaient-ils simplement très cultivés et très peu juifs, ou très juifs et moins cultivés ?

Thème

I. Vers l'émancipation

Mendelssohn, grand père du musicien, philosophe, traducteur de la Bible et grand prosateur allemand, rédige dans sa *Jérusalem ou Pouvoir Religieux et Judaïsme* (1783) la charte du judaïsme moderne. Kant lui-même lui écrit :

Monsieur Friedländer vous dira combien, en lisant votre *Jérusalem*, j'en ai admiré la pénétration, la subtilité et l'intelligence. Je considère ce livre comme la proclamation d'une grande réforme – certes lente

3 G.W.F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. Jean Hyppolite, sans date, Paris, Aubier-Montaigne, tome II, p. 261.

4 « Carpophore » signifie apportant des fruits (NdÉ).

5 Voir les ouvrages de Phyllis ALBERT, Pierre BIRNBAUM et les recherches, exponentielles, sur l'Affaire Dreyfus et son temps.

dans son instauration et son progrès – qui ne concernera pas seulement votre nation mais d'autres aussi. Vous avez su concilier votre religion avec une liberté de conscience telle qu'on ne l'aurait jamais cru possible de sa part, et dont nulle autre ne peut se vanter. Vous avez en même temps exposé la nécessité d'une liberté de conscience illimitée à l'égard de toute religion, d'une manière si approfondie et si claire que de notre côté aussi l'Église devra enfin se demander comment purifier sa religion de tout ce qui peut opprimer la conscience ou peser sur elle ; ce qui ne peut manquer d'unir finalement les hommes en ce qui concerne les points essentiels de la religion⁶.

Mendelssohn formulait plusieurs exigences : le refus d'une religion d'État contraignante, la liberté de conscience et la valeur de l'orthopraxie, l'idée qu'on peut observer parfaitement les *mitzvot* en vivant très à l'aise dans l'Europe moderne. Il a lancé, entre autres, le célèbre débat sur l'existence ou l'absence de dogme dans le judaïsme. Il était un homme du XVIII^e siècle allemand – dans lequel l'athéisme est presque inexistant – beaucoup moins antireligieux que son « équivalent » français. Le judaïsme, par son histoire et ses injonctions, était une religion non prosélyte et parfaitement rationnelle, plus éclairée même que les soi-disant Lumières. Le *Phédon ou de l'immortalité de l'âme* (1767) de Mendelssohn fut un *best-seller* du Siècle des Lumières européen, traduit dans une dizaine de langues avant la fin du XVIII^e siècle !

Mendelssohn sera une figure tutélaire du judaïsme allemand, sorte d'archange qui fut constamment invoqué pour montrer l'insertion féconde des Juifs en Allemagne. C'est au prix d'une double allégeance qu'il est original : leibnizien presque orthodoxe, il est aussi un juif respectant les observances, à la grande stupéfaction de ses contemporains qui se demandaient comment un juif si « éclairé » pouvait en même temps suivre des usages si anciens et même primitifs. Contrairement à ce qui est souvent rapporté, il n'a jamais dit qu'il fallait être « juif chez soi et citoyen dehors⁷ ». On verra au contraire que la grandeur du judaïsme fut toujours d'allier ce particulier religieux avec l'universel de la culture européenne, illustrant parfaitement la célèbre phrase de Léon Bloy : « Le peuple juif barre l'histoire des nations comme fait un barrage sur le cours d'un fleuve, pour en élever le niveau⁸ ».

Avec Mendelssohn commence le mouvement de la *Haskalah*, lumières juives, aux noms de plus en plus connus : Markus Herz, Lazarus Bendavid, David Friedländer, Salomon Maimon, Isaac Euchel sont les premiers à inaugurer une identité « à trait d'union » (*hyphenated*), juive et allemande. Les philosophes et politiques non juifs : Christian Wilhelm von Dohm, le

6 KANT à Mendelssohn, 16 août 1783. Voir notre traduction de *Jérusalem* avec une préface d'Emmanuel LEVINAS, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1982, rééd. Folio, 2007.

7 Les érudits savent qu'elle vient du poète juif Yehuda Leib GORDON dans un poème

de 1861 : « Sois un homme au dehors et un juif dans sa tente ». Voir Jeanine STRAUSS, *Yehudah Leib Gordon. Poète hébreu* (1830-1892). *Son œuvre de fabuliste*, Paris, Didier, 1980, p. 262, 367, n. 6.

8 *Le Salut par les Juifs*, édition des Archives Karéline, 2008, p. 44-45 (NdÉ).

Dominique
Bourel

comte de Mirabeau et même l'abbé Grégoire réfléchissent aux implications diverses de l'émancipation des Juifs. Réglé en quelques heures durant la Révolution, ce débat restera très fourni en Allemagne. Un manque de place empêche de traiter ici du phénomène, lui aussi presque spécifiquement allemand, des salons tenus par des femmes juives, à commencer par la propre fille de Mendelssohn, Dorothee von Schlegel, ainsi que Henriette Herz, Rahel Varnhagen von Ense, née Levin ; on trouvera aussi cette tradition dans une moindre mesure à Vienne et à Budapest. Il s'agit d'une contribution essentielle à une véritable culture européenne. La place des femmes, et pas seulement celle des épouses, sera aussi un des enjeux importants dans cette histoire des *Kulturjuden*, à intégrer dans l'histoire de l'émancipation des femmes en Europe. En effet, on sait que le judaïsme se transmet par les femmes puisqu'elles conservent leur rôle de vecteur de la tradition.

II. La science juive

Second mouvement vers une culture juive non limitée aux observances, la science juive devait montrer que la tradition hébraïque et juive valait largement la tradition grecque puis romaine et surtout devait être traitée sinon uniquement par des Juifs du moins par des chercheurs non prosélytes adeptes du *Verus Israel*. C'est la philologie et l'historicisme allemand qui furent les outils de cette opération qu'on peut résumer avec humour : on ne sait pas si Homère a existé mais on sait qu'il était aveugle ; donc, on ne sait pas si Moïse a existé mais on sait qu'il était bègue ! Ce courant – irradiant dans tout l'orientalisme – fut longtemps une spécificité de l'Allemagne. En 1819 se réunira à Berlin une « Association pour la Culture et la Science des Juifs » promue par quelques jeunes Juifs⁹. Elle se nomma ensuite « Association pour la Culture et la Science du Judaïsme ». Les statuts de 1822 écrivent bien *Cultur* (sic). Certains se sont convertis comme Heinrich Heine, souhaitant un « billet d'entrée dans la société européenne », et Eduard Gans. Le premier l'a regretté très vite et le second fut donc professeur d'université à la chaire de... son maître Hegel. Un court article de Leopold Zunz en 1818 avait lancé ce mouvement, qui existe encore aujourd'hui, de la *Wissenschaft des Judentums*. Il précisait : « Nous ne craignons pas d'être mal compris. Il s'agit ici de considérer l'ensemble de la littérature des Juifs, dans son acception la plus large, comme objet de la recherche, sans nous préoccuper de savoir si la totalité de son contenu doit être ou peut être aussi la norme de notre propre jugement¹⁰ ». Bien entendu

Thème

9 On trouvera en français une partie des textes afférents à ce mouvement traduits dans la revue *Pardès*, 19-20 (1994). Voir les ouvrages de Maurice R. HAYOUN, Céline TRAUTMANN-WALLER, et pour la France, Perrine NAHUM et Sylvie Anne GOLDBERG, « Comment (et pourquoi) écrire l'histoire des Juifs ? » in id.

(éd), *Comment s'écrit l'histoire juive*, Paris, Albin Michel, 2019, p. 3-33.

10 Leopold ZUNZ, « Quelques mots sur la littérature rabbinique », in *Pardès*, op. cit., p. 45-62 ; le centenaire de ces textes et de ce geste donna lieu à des colloques et des (re) publications.

cette science du judaïsme a accompagné le mouvement de la Réforme, indispensable, du moins Zuns le croyait-il, à cette sorte de « culturalisation » du judaïsme et attaquée pour ces raisons mêmes. Soit la Torah est inspirée et donc intouchable, soit on peut et on doit la traiter comme un texte de l'Antiquité. Ce problème sera aussi valable tant pour le christianisme, lorsque l'on connaît son enracinement dans le monde juif, que pour l'islam, alors que l'on mesure désormais avec précision la généalogie du Coran. L'importance centrale du texte est frappante, ce qui n'allait nullement de soi, surtout dans la culture française catholique savante. Lorsqu'Ernest Renan voulut utiliser la science allemande dans ses cours, il fut révoqué avec fracas du Collège de France. Lorsque le Père Lagrange voulut, avec son école biblique et archéologique, dialoguer avec les savants non catholiques, il fut rappelé immédiatement en France, et lorsque de jeunes jésuites voulurent publier des éditions populaires de traductions de textes patristiques, ils furent sèchement morigénés.

La première urgence était donc de lutter contre la monopolisation de la culture juive par les théologiens et philosophes... chrétiens. Ici aussi, une enquête plus fine révélerait une différence de traitement entre le calvinisme et le luthéranisme, en ce qui concerne la question juive et la connaissance de l'hébreu. Le premier dénominateur commun, une fois établie la conquête de la langue allemande absolument incontestée, fut l'impératif de la *Bildung*¹¹. On sait qu'il n'y avait pas d'analphabétisme chez les Juifs (surtout mâles) ainsi que le montre le célèbre *habitus* de la discussion qui structure les milliers de pages des deux talmuds, accompagnant parfois la remise en cause des dogmes anciens.

Dominique
Bourel

III. Les courants de libéralisation

La seconde urgence et presque la condition de la première semblait être une réforme au sein du judaïsme, participant de la « culturalisation » du judaïsme. Mais il ne faut pas limiter la réforme à la culturalisation, car on peut alors attaquer cette science comme produit de la réforme, ce qui fut une tentation et serait une grave erreur, encore aujourd'hui. En effet on verra des Juifs, très grands savants, restés orthodoxes. Ce point pourrait être partagé d'ailleurs avec les savants chrétiens et musulmans. Ce n'est qu'en 1845 qu'est créée une véritable communauté réformée qui polémique avec les orthodoxes dès 1838, donc avant la formalisation de l'association. C'est d'ailleurs à Hambourg, ville commerçante et mixte (sépharades et ashkénazes) qu'on peut repérer les prodromes du débat.

Le débat était théologique car il fallait prendre position sur les découvertes formidables concernant le monde biblique. Certes l'Esprit était Saint, mais son niveau d'hébreu pas toujours parfait. Ce n'est pas parce

11 « Bildung » désigne à la fois l'éducation, la formation, l'enseignement.

qu'on lit des textes mésopotamiens en regard de la Genèse qu'on est antisémite, même si le débat *Bibel/Babel* du tournant du siècle déborda rapidement hors du domaine scientifique. La question du retour en Palestine posait une interrogation au moins aussi importante que la place à donner à Jésus, Juif qui était déjà pour certains un maître à respecter et dont les disciples firent leur Dieu¹². La prière invoquant « l'an prochain à Jérusalem » n'allait-elle pas menacer la bonne réception des Juifs dans la culture allemande et européenne ? Mais alors on ne pouvait plus évoquer une grande partie de la tradition juive et de son attente. Il serait alors très facile de montrer comment les Juifs n'étaient pas vraiment des Allemands et qu'on ne pouvait donc pas leur accorder l'égalité des droits. En effet après la Révolution française et « l'exemple » français – qui était loin d'être une recommandation positive en Allemagne –, il devenait difficile de ne pas les considérer comme des citoyens. On assiste alors d'une part à la confessionnalisation du judaïsme et de l'autre à son immersion parfois lente, parfois rapide, dans la culture allemande où il n'est alors qu'une subculture, si bien qu'on allait peut-être pouvoir intégrer les Juifs. Il convient de se souvenir, en cette année 2021, que la première émancipation complète fut implantée en Westphalie dont le roi Jérôme, frère de Napoléon, appliqua le système consistorial dès 1808. La Prusse devra attendre 1812. En 1828, le Wurtemberg crée un *Israelitische Oberkirchlichen-behörde*¹³(sic).

Thème

L'intégration sera sociale et culturelle, économique et intellectuelle, mais très tardivement politique. En réalité, les Juifs furent traités administrativement comme une partie d'une Église plus large, parfois même dans les termes et souvent dans le costume « clérical¹⁴ ». Simultanément furent fêtés les jubilé de Moses Mendelssohn, de son ami Lessing (né lui aussi en 1729) dont *Nathan le Sage* (1779) célébrait la tolérance, et bien entendu Goethe et Schiller. Ces derniers seront érigés en icônes, cités en chaire, édités par des fils de rabbins et travaillés par des sociétés savantes créées, animées (et souvent subventionnées) par des Juifs. On trouve dans l'onomatistique des résultats extraordinaires, puisque des Juifs se prénommeront Sébastien, Wolfgang, Friedrich et bien entendu Siegfried. Adolf venant de Gustaf Adolf ! On verra alors une armée de philologues juifs jusqu'aux confins de l'Orient et des disciplines orientalistes atteindre rapidement un niveau remarquable : en effet, rapidement ces fils de rabbins ou de cantors imprimeront leur marque dans les grandes éditions et traductions, mais sans pouvoir accéder au magistère suprême de *Professoren*, des demi-dieux dans l'université allemande. Le premier sera Hermann Cohen, le grand

12 L'expression vient de David Flusser. Voir Dan JAFFÉ, *Jésus sous la plume des historiens juifs du XX^e siècle*, préface de Daniel MARGUERAT, Paris, Cerf, 2009.

13 Qu'on pourrait traduire à peu près : Autorité de l'Église supérieure israélite ou Autorité ecclésiastique suprême d'Israël ou

encore Autorité religieuse suprême israélienne.

14 Comme souvent en Allemagne, il conviendrait de marquer les différences régionales, le grand-duché de Bade étant plus libéral que la Prusse, de même que les terres catholiques (Bavière, Autriche).

philosophe de Marbourg. Les autres seront *Honorarprofessoren*, *Extraordinarius*, payés en grande partie par les étudiants, sauf lorsqu'ils étaient des grands bourgeois berlinois, comme Georg Simmel dont la famille était convertie. Ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il sera nommé à... Strassburg (ainsi que l'écrivait l'allemand !). Cette tradition d'excellence académique va se poursuivre après 1933, mais *in partibus*, notamment aux USA, en France (où on n'a pas le droit de l'évoquer) et bien entendu à l'université hébraïque de Jérusalem.

La Révolution avortée de 1848 va marquer un coup d'arrêt dans l'intégration politique, mais l'entrée des Juifs dans la culture allemande n'en continue pas moins. Après avoir fréquenté les lycées publics, ils entreront à l'université, investiront les métiers « libres », dont la médecine, le droit, le journalisme, et trouveront dans le champ artistique de quoi se développer, tant du côté des acteurs que des conservateurs de musée et des mécènes. La réussite économique couplée d'une croissance démographique influencera l'entrée en bourgeoisie¹⁵ des Juifs allemands. Au milieu du siècle, plus de quarante synagogues seront construites. À la fin du XIX^e siècle, ils sont 500 000 très urbanisés à Berlin, Francfort, Breslau, Hambourg, Munich.

Ainsi la sortie du ghetto chère à Jacob Katz fut l'affaire d'une ou deux générations. Dans ce groupe, une élite intellectuelle et financière prendra son essor surtout après la guerre de 1870-1871 qui a créé un Empire, une nationalité, de l'Allemagne victorieuse. Peter Gay¹⁶, né Fröhlich à Berlin, puis professeur à Yale, a bien montré que beaucoup de ce qui est porté au crédit de la République de Weimar est né avant 1918 dans le Reich finissant.

Dominique
Bourel

Une fois montré, grâce à la science du judaïsme utilisant les moyens « modernes » (philologiques, historiques et critiques), que les trésors hébraïco-juifs valaient largement la tradition européenne et s'inscrivaient parfaitement à l'intérieur de celle-ci, il convenait de tenter de reprendre un discours plus théologique qui ne se limite pas aux commentaires de la Bible et des observances. La philosophie, celle de Kant en particulier, était un outil majeur et dans une moindre mesure celle de Hegel.

Avec ses *Dix-Neuf Lettres sur le judaïsme*, Samson Raphael Hirsch (1808-1888) va, lui aussi, enfourcher la question de la compatibilité entre la loi juive et la pensée moderne ; par sa théorie de *Tora im Derech Eretz*, « la Torah dans le monde », il reprend l'affirmation de Mendelssohn qu'on pouvait être juif et moderne. Il fut surtout suivi à Francfort, où son gendre Salomon Breuer (1850-1926) et son petit-fils Isaak Breuer (1883-1946)

15 Daniel AZUELOS, *L'entrée en bourgeoisie des Juifs allemands ou le paradigme libéral (1800-1933)*, Paris, PUPS, 2003. Jacob KATZ, *Hors du ghetto. L'Émancipation des Juifs en Europe*, trad. Jean-François Sené, introduction Pierre VIDAL-NAQUET,

Paris, Hachette, 1984 (original 1973), qui reste un classique.

16 Peter GAY (1923-2015), *Weimar Culture: The Outsider as Insider*, 1968 (NdÉ).

continuèrent son œuvre. Mais il souhaita sortir de la communauté classique, la *kehilla*, qu'il trouvait trop molle et dont l'orthodoxie était, disait-il, lentement contaminée par le libéralisme. Ainsi, dans certaines villes, deux communautés se faisaient face : l'une voyant vivre plus ou moins bien ensemble réformés et orthodoxes, l'autre tenant d'une néo-orthodoxie plus ferme et agressive. Cette dernière était souvent renforcée par les *Ostjuden*, Juifs de l'Est issus d'un tout autre monde, plus pieux et yiddishophones, donc lisant parfaitement les caractères hébraïques. Cet « hyperconservatisme » venait souvent de Hongrie où un célèbre rabbin qui détestait Mendelssohn disait : « Tout ce qui est nouveau est contre la Torah ». La recherche récente a montré toutefois une certaine élasticité de cette rigidité !

Outre les questions de l'origine et de l'inspiration du texte sacré, d'autres pierres d'achoppement apparurent : pouvait-on continuer à prier pour la venue du Messie et le retour en Palestine ? Devait-on continuer à séparer les femmes des hommes dans une synagogue ? Et cette dernière pouvait-elle être munie d'un orgue ? Les hommes et les femmes pouvaient-ils chanter ensemble ? Mais il y a longtemps que les sermons étaient en allemand, alors pourquoi ne pas décaler le shabbat au dimanche ? C'est ce que proposa Samuel Holdheim (1806-1860).

Thème

Puisque le judaïsme ne pouvait pas entrer dans le cursus universitaire, les Juifs allaient eux-mêmes créer revues et établissements d'enseignement et surtout cultiver leur histoire coextensive avec le monde moderne qu'ils découvraient, donc autre chose que la mémoire sacrée d'un peuple. C'est l'origine de la gigantesque *Revue mensuelle pour l'histoire et la science du judaïsme* (83 volumes en presque 90 ans : 1851-1939 !), du Séminaire théologique de Breslau (1854), fondé par Zacharias Frankel (1801-1875) et de deux établissements à Berlin : la grande école pour la Science du Judaïsme (1872) dirigée par Abraham Geiger (1810-1874) et le séminaire rabbinique (1873) inauguré par Azriel Hildesheimer (1820-1899). Sur ce modèle furent créées des institutions de ce type à Budapest (1877) et Vienne (1893), elles aussi d'un haut niveau de savoir. Bien entendu, il fallait suivre en même temps les cours de l'université locale, ce qui créa des générations de *Rabbiner Doktor*, de prodigieux érudits en sciences religieuses et orientales, mais aussi excellents médecins, chercheurs dévoués. Certains avaient d'ailleurs fréquenté aussi des *yeschivot* (écoles religieuses). Mais il fallait à tout prix bien marquer la différence entre un établissement de formation de rabbins et une institution plus laïque qui formerait aussi des rabbins, plus libéraux, mais aussi, par un système d'auditeurs libres, façonnerait des Juifs conscients de leur culture, système selon lequel tout était bon pour montrer les textes et les philosophèmes juifs « *salonfähig* » – socialement acceptables – quitte à raboter un peu et faire disparaître ce qui était trop mystique. Une formule datant du troisième siècle – *dina demalkuta dina*, la loi du pays est la loi – aiderait à harmoniser la juridiction

de la Torah avec celle des hommes. La venue du Messie pouvait attendre, comme le retour en Palestine ! C'est ainsi que la cabale fut la grande perdante de cette ascension au *cursus honorum*. Dès 1855 était fondé un Institut pour la Promotion de la Littérature juive, afin de faire passer tout cet acquis dans des milieux plus populaires qui étaient déjà bien au courant par la lecture du journal *Allgemeine Zeitung des Judentums* (1837) dirigé par Ludwig Philippson (1811-1889) à qui on doit une *Israelitische Religionslehre* (1861) et bien entendu une traduction de la Bible (ce sera celle qu'utilisera Freud !). En deux générations, les Juifs devenaient tout à coup des modernes. Ils incarneront ensuite la rationalité de cette modernité mais aussi seront la cible privilégiée de tous les conservatismes. Ils partageront l'enthousiasme de 1870 et seront même des *Kaiserjuden* (Juifs impériaux), puisque le Reich octroiera l'émancipation complète des Juifs en 1871. Qu'il suffise de mentionner l'extraordinaire banquier de Bismarck, Gerson von Bleichröder (1822-1893)¹⁷, anobli sans se convertir ! De même en 1867, le baron Carl de Rothschild (1822-1893) entre sans changer de religion à la Chambre des Seigneurs de Prusse. Moritz Ellstätter (1827-1905) sera à partir de 1868 le ministre de la justice du grand-duc de Bade. Il sera le seul ministre juif en Allemagne avant 1918.

C'est cette « théogéographie » qui va d'abord se répandre en Europe puis dans le monde, surtout aux USA, avec les réformés, les conservateurs, les orthodoxes et la tradition de Francfort – ceux qui imitèrent Mendelssohn, comme Salomon et Isaak Breuer – éloquente mais sans beaucoup d'adhérents.

Dominique
Bourel

IV. Les débats sur les nationalismes

Le sionisme va rebattre les cartes mais reprendre des questions identiques : la culture peut-elle tenir lieu de confession ? La Bible est-elle inspirée et comme le *Guide Michelin* des nouveaux Juifs ? Voilà qui était pire, pour certains, que les exégèses chrétiennes. Les penseurs du sionisme culturel pouvaient précisément présenter la Palestine comme une sorte de centre spirituel, avec une université qui ouvrira ses portes en 1925, bien avant la fondation de l'État en 1948. Se défiant du sionisme purement politique, ce sionisme culturel sera d'ailleurs très attentif à la manière dont on devait traiter les Arabes, musulmans et chrétiens. Mais que faire des ultra-orthodoxes qui redoutaient l'idolâtrie de la Terre qu'ils combattent encore, et de l'influence des juifs sans Dieu (Marx, Freud) qui seront les premiers bataillons des émigrants ? *Tora im Derech Eretz* se voit ajouter *Israel* tout en ne pouvant accepter cette civilisation matérialiste. Pour

17 Fritz STERN, *L'Or et le Fer. Bismarck, Bleichröder et la construction de l'Empire allemand*, Paris, Fayard, 1990 (original 1977), et son autobiographie, *The Five Germanys I*

Have Known. A History and Memoir, Cambridge, Cambridge U.P., 2006. Les grands-parents de Fritz Stern étaient déjà convertis au christianisme.

certains strictement observants, faire grandir des enfants sans judaïsme, c'était les exposer à la... conversion ! Il ne faut pas oublier qu'une seule génération prit de plein fouet deux guerres mondiales, la Shoah et la création de l'État d'Israël !

Nouvelle sanctification de la terre, premier pas vers la Rédemption, comment articuler cela sur un judaïsme culturel souvent pensé à destination de l'Europe d'avant la tragédie mais qui vit surtout aujourd'hui aux USA ? La montée (*alya*) en Israël sonnait le glas d'une bourgeoisie juive qui se pensait bien installée, avec ses médecins, ses professeurs, ses banquiers et la fin de la pauvreté sensible dans la communauté juive en Europe. Le sionisme « par la grâce de Goethe », par-delà l'assimilation, restera longtemps marqué par la pensée allemande : sa langue, ses organigrammes, son efficacité, tout se rapporte à la culture germanique. Lorsqu'on passe en revue l'aristocratie du judaïsme allemand, qui réside dans les quartiers les plus huppés de Berlin (Tiergarten, Grunwald, *Pariserplatz*) mais aussi celle de Munich ou de Francfort et Hambourg, on s'aperçoit vite que ses membres viennent tous de familles pieuses. Anciens marchands (*Kaufleute*), ils seront aussi banquiers (et mécènes), médecins et avocats talonnés par le désir de réussite et... d'intégration qui ne soit pas une dissolution. Même lorsqu'ils sont très assimilés, ils rechignent à sortir de la communauté, droit qui leur sera accordé par l'*Austrittsgesetz* (Loi de sortie) de 1873. Très peu voulaient véritablement se couper de leurs origines, la non-circuncision étant souvent, en Europe, la limite à ne pas franchir. Regroupés dans l'« Association centrale des citoyens de confession juive », ils sont l'écrasante majorité des Juifs en Allemagne¹⁸. C'est entre 1850 et 1870 que va s'élaborer le conflit entre les libéraux et les orthodoxes qui partagent pourtant la même langue et la même culture. Au tournant du XX^e siècle, on évalue environ à 20 % le nombre d'orthodoxes au sein du judaïsme en Allemagne. Le reste est réparti entre toutes les formes du libéralisme. Nous possédons désormais une série d'autobiographies et de monographies sur les grandes familles cultivées : Scholem¹⁹, Schocken, Mosse, Liebermann, Ullstein, Warburg, Simon, Arnhold, Rathenau, Mendelssohn, Jellinek, Oppenheim, Israël, qui montrent toutes une volonté de se germaniser mais de conserver des marques de judaïsme, parfois réduites à des recettes de cuisine, et une bibliothèque dans laquelle les petits-enfants viendront piocher, mais marques bien visibles. Certains sont devenus chrétiens dès le début du XIX^e siècle, d'autres refuseront d'être ministres d'un gouvernement. Chez les Scholem – fils et petit-fils d'imprimeur – les quatre frères se situaient dans tout le paysage politique : l'un était *deutschnational*, l'autre communiste, membre du Reichstag et assassiné à Buchenwald, un autre socialiste modéré et le dernier, sioniste,

18 On disait aussi de « confession mosaïque », moqué en « confection mosaïque ».

19 Un exemple parmi d'autres : Jay Howard GELLER, *The Scholems. A Story*

of the German-Jewish Bourgeoisie from Emancipation to Destruction, Ithaca-London, Cornell U.P., 2019.

Thème

partira à Jérusalem en 1923 et sera un des plus grands intellectuels juifs du XX^e siècle !

Le début du XX^e siècle offre une image commune d'une demande sinon de retour à une pureté dont on sait désormais qu'elle fut largement reconstruite, au moins d'une exigence de se poser la question de l'essence de sa religion afin de pouvoir se rassembler sur une plateforme commune. C'est Adolf von Harnack qui lança la discussion dans des leçons de l'hiver 1899-1900, écoutées par plus de 600 étudiants de l'université et qui donneront un ouvrage, *L'Essence du christianisme* (*Das Wesen des Christentums*, 1900), dans lequel il montrait la prééminence de celui-ci sur le judaïsme. À quoi Leo Baeck répondit par *L'Essence du judaïsme* où il critiquait les positions de Harnack. Le catholique Karl Adam publia enfin *Das Wesen des Katholizismus* (*Le vrai visage du catholicisme*). Les trois ouvrages, très lus, donnèrent lieu à une littérature très intéressante, rappelant celle sur l'absence ou la présence de dogmes dans le judaïsme. Les *Kaiserjuden* deviendront hommes d'affaire, libéraux, démocrates et communistes, ce qui fera d'eux des cibles parfaites de toutes les réactions. Ils avaient pourtant participé largement à la Première Guerre. Banquiers, professeurs, journalistes, éditeurs, artistes de toutes tendances seront les représentants des *Kulturjuden* avec parfois un arbre de Noël à la maison (pour la cuisinière, sic). Mais Hermann Cohen (1842-1918), chantre du judéo-germanisme, écrira une *Religion de la raison, tirée des sources du judaïsme* (1918) ; Franz Rosenzweig (1886-1929) reviendra au judaïsme observant avec *L'Étoile de la Rédemption* (1921) et Martin Buber (1878-1965) avec *Je et Tu* (1923) s'inscrira dans le renouveau de la pensée allemande après avoir fait redécouvrir à l'Europe le hassidisme. Ils traduiront tous les deux la Bible, voulant offrir des cadeaux qui se révéleront cependant être des épitaphes du judaïsme allemand. Une alerte menaçante – l'allemand emploie la superbe expression de *Menetekel*²⁰ – survint déjà en 1916 : la honteuse *Judenählung*, le recensement des Juifs, pour savoir où ils se trouvaient pendant le conflit ! Inutile de préciser que le résultat montra que les Juifs avaient été blessés et tués dans la même proportion que les « Aryens ». L'assassinat de Walther Rathenau (1867-1922), aristocrate du judaïsme, capitaine d'industrie, philosophe et polyglotte, ministre des affaires étrangères, prouva très vite, par exemple à son ami Albert Einstein, que l'assimilation était sans espoir !

La République de Weimar – dont la constitution avait été rédigée par Hugo Preuss (1860-1925) dont le nom est à lui-même un programme²¹ – sera la première démocratie allemande et l'acmé du judaïsme, où talents dans tous les secteurs de la culture et autre lieux d'excellence ainsi que prix Nobel se bousculent dans une frénésie qui encore aujourd'hui suscite

20 *Menetekel* : avertissement devant un danger (tiré de l'hébreu *Mané, Tekel, Pharès*, s'inscrivant sur le mur du roi Balthasar, selon *Daniel 5, 25*).

21 Le patronyme de ce juriste juif signifie « prussien ».

l'admiration. Elle incarnera alors le triomphe mais aussi la tragédie de la réussite de l'alliance des Juifs avec la culture. Cette religion des traces montrait que plus elle devenait culture et moins elle restait une religion. Sa fin sonnera un coup d'arrêt à l'aspiration vers l'Europe. Le désir de culture comme *erstaz* de la religion, un judaïsme malgré tout (*Trotzjudentum*) qui représentait en 1933 moins de 1 % de la population allemande, allait se montrer incapable de forger des armes de la lucidité qui aurait fait partir à temps ceux qui le pouvaient.

Dominique Bourel, né en 1952, philosophe et historien, diplômé de l'École pratique des hautes Études, docteur en philosophie et docteur ès lettres, fut directeur du Centre de Recherche français à Jérusalem de 1996 à 2004. Directeur de recherche émérite au CNRS, Centre Roland Mousnier (Sorbonne). Spécialiste du judaïsme allemand, il a écrit, entre autres, une biographie du philosophe Moses Mendelssohn, Moses Mendelssohn. La naissance du judaïsme moderne, Paris, Gallimard, 2004 et un ouvrage de référence sur Martin Buber : Martin Buber, Sentinelle de l'humanité, Paris, Albin Michel, 2015.

Thème